

Les écritures migrantes à l'âge de la critique

D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec, sous la direction d'Anne de Vaucher Gravili, préface d'Anna Paola Mossetto, Supernova, 185 p.

Pierre Nepveu

Numéro 186, septembre–octobre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (2002). Les écritures migrantes à l'âge de la critique / *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*, sous la direction d'Anne de Vaucher Gravili, préface d'Anna Paola Mossetto, Supernova, 185 p. *Spirale*, (186), 40–41.

LES ÉCRITURES MIGRANTES À L'ÂGE DE LA CRITIQUE

D'AUTRES RÊVES. LES ÉCRITURES MIGRANTES AU QUÉBEC

Actes du Séminaire international du CISQ à Venise, 15-16 octobre 1999, sous la direction d'Anne de Vaucher Gravili, préface d'Anna Paola Mossetto, Supernova, 185 p.

« **L**E MIGRANTISME est un humanisme », annonce Anna Paola Mossetto dans sa préface à ce séminaire international organisé au Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi, au cours de l'automne 1999 à Venise, par Anne de Vaucher Gravili, bien connue pour ses travaux sur la littérature québécoise et, en particulier *L'écriture féminine au Québec*, un recueil d'entretiens avec Marie-Claire Blais, Francine Noël et Yolande Villemaire, paru chez l'éditeur vénitien Supernova, qui publie également les présents Actes. Le « clin d'œil » de la préfacière à Jean-Paul Sartre vise à situer la problématique de la migration et des « écritures migrantes » sur un horizon philosophique privilégiant l'imprévisible, la liberté créatrice de valeurs et de sens, selon une triple disposition qui semble caractériser les écrivains migrants qui se sont exprimés dans ce séminaire : dédramatisation de l'exil, reconnaissance des identités multiples et, enfin, attitude herméneutique à l'égard du thème même de la migration.

Tout indique cependant, à la lecture de ces textes, que nous sommes résolument entrés dans le moment critique des « écritures migrantes », la formule ayant trop circulé depuis une quinzaine d'années pour ne pas avoir souvent sombré dans la banalité et la bonne conscience, tout en produisant certains effets pervers, à commencer par celui de la ghettoïsation, un danger que souligne ici, après plusieurs autres, Anthony Phelps : « *L'expression : écritures migrantes, ne supposerait-elle pas une sorte de réduction, d'exclusion ?* » Danger réel, confirmé par plusieurs témoignages, dont la manifestation la plus courante et pernicieuse est l'acceptation purement différentialiste ou exotique des migrants, comme le soulignent ici tant Fulvio Caccia que Simon Harel. D'entrée de jeu, on voit que la perspective qui fait du *migrantisme* une forme avancée et positive de l'existentialisme se trouve mise à mal par tout un travail critique qui renvoie la question des écritures migrantes aux enjeux de pouvoir qui la sous-tendent, aux positions institutionnelles, sociales, identitaires dans lesquelles elle se situe. Bref, la philosophie se voit inévitablement confrontée au politique, ce qu'Anna Paola Mossetto reconnaît volontiers au départ, tout en proposant une perspective de dépassement.

Une mémoire migrante ?

Qu'en est-il de cette dimension politique et institutionnelle ? Le problème est posé, de manière souvent décousue, par les textes de Régine Robin et Fulvio Caccia. Comme le fait remarquer avec justesse Régine Robin, il existe d'abord une résistance importante de l'élite hexagonale française à l'égard de toute hétérogénéité linguistique et du métissage culturel ou littéraire. Citant en exemple des propos de Pascale Casanova et de Pascal Bruckner, elle souligne « *la difficulté, en France, d'une appropriation critique de la pluralité dans l'écriture* », contrairement à ce qui se passe dans le monde anglo-saxon. Logiquement, un tel constat pourrait servir à expliquer la difficulté pour une littérature excentrique comme celle du Québec d'obtenir en France une reconnaissance autre qu'exotique. Régine Robin poursuit plutôt en reprenant l'analyse qu'elle proposait déjà dans *Le roman mémoriel*, insistant sur le noyau infrangible langue/culture au cœur de la mémoire québécoise, une mémoire qui demeure toujours, en réalité, canadienne-française et « *qui n'arrive pas à se partager* ». De ce point de vue, il semblerait que la résistance québécoise à l'hétérogénéité soit analogue à celle qui se manifeste en France, malgré des différences historiques et socioculturelles évidentes.

Cette analogie ou cette continuité n'est toutefois ici que suggérée ; mais affirmer le caractère non transmissible de la mémoire québécoise (canadienne-française), c'est tenir un autre débat qui, me semble-t-il, demeure largement ouvert. Pourquoi, en effet, cette mémoire québécoise paraît-elle à ce point impossible à partager, du point de vue de « *l'écrivain de la migration* » et sans doute aussi d'un grand nombre d'immigrants ? Est-ce simplement, comme le suggère parfois Régine Robin, parce qu'il s'agit d'une histoire autre, comportant d'autres références, un autre imaginaire — l'expérience de l'installation en Nouvelle-France ou celle de la colonisation britannique, par exemple, ne pouvant trouver aucun écho chez l'immigrant ? Mais on voit bien qu'une telle réponse serait absurde, car elle supposerait qu'aucune mémoire n'est transmissible et que nous sommes condamnés à un pur solipsisme des cultures. Tout immigrant, que ce soit au Québec, aux États-Unis, en France ou en

Suède doit faire face à un monde commun relativement structuré : la question est de savoir quel est le pouvoir d'attraction de cet ensemble de références, dans quelle mesure le récit collectif proposé peut séduire et entraîner une certaine adhésion.

À cet égard, il faut bien reconnaître que l'une des apories fondamentales du discours indépendantiste québécois aura été de proposer, d'une part, le récit d'un peuple colonisé qui n'a pas encore assumé son destin, et de croire, d'autre part, qu'un tel récit pourrait avoir un grand pouvoir d'attraction pour un étranger. C'est une chose de proposer le récit plus ou moins mythique d'une fondation déjà accomplie et des valeurs qui l'accompagnent, c'en est une autre de proposer une fondation à venir, à partir d'un constat qui définit le passé essentiellement en termes d'inaccomplissement et d'échec. Il est certain qu'en se définissant souvent comme une mise en œuvre de ce projet, à partir de « l'échec » de la littérature *canadienne-française*, la littérature désormais définie comme *québécoise* se heurte à la même aporie.

Régine Robin fait écho à ce problème en évoquant la fameuse conférence de Monique LaRue, « *L'arpenteur et le navigateur* ». De leur côté, tant Fulvio Caccia que Simon Harel, malgré des perspectives bien différentes, voient que ce qui est en cause ici, ce n'est pas seulement une certaine définition plus ou moins homogène de l'identité québécoise, c'est davantage encore une demande de participation adressée aux étrangers et plus directement, aux écrivains migrants. En ce sens, la pure exclusion des écrivains migrants, décrétée par l'écrivain québécois anonyme que mettait en scène Monique LaRue, paraît moins intéressante et significative que la stratégie autrement retorse et perverse qui consiste en un accueil essentiellement instrumental de la différence, l'écrivain migrant n'étant appelé à signifier l'ouverture et le décentrement de la littérature québécoise que pour mieux conforter celle-ci dans sa position nationale hégémonique et dans son aspiration à l'universel.

Caccia est foncièrement pessimiste à cet égard, quand il affirme que « *la réception des écritures migrantes s'est faite certes, mais par glissements progressifs, sans remettre en cause le dispositif idéologique de base* [entendons par là : la

définition de la littérature québécoise comme une littérature nationale]. *Nous affirmons même qu'elles l'ont renforcé*. Ce diagnostic tranchant se trouve encore aggravé par le fait que la définition des « écritures migrantes » (ici, je suis nommément mis en cause...) serait essentiellement élitiste, visant à neutraliser l'expérience concrète de l'immigration au profit d'une « littérature aristocratique de l'élite ». Une telle charge étonne : d'abord parce que le concept des écritures migrantes n'a jamais nié l'expérience concrète de l'immigration, mais a plutôt cherché à situer celle-ci dans le contexte plus large de la mouvance contemporaine des identités et des cultures, telle qu'elle est prise en charge par les écrivains migrants eux-mêmes, à commencer par Régine Robin, mais aussi par les écrivains québécois-français eux-mêmes. Reprocher aux écritures migrantes, quelle que soit leur nature, de s'élever d'une manière « élitiste » au-dessus de l'expérience immigrante, « irréductible à toute esthétisation », comme le dit Caccia, c'est reprocher à la littérature de ne pas coller entièrement au réel empirique, ou alors, c'est banalement affirmer que quelque chose de l'expérience vécue (mais pourquoi davantage l'immigration que l'amour ou la maladie?) échappera à jamais à la transposition littéraire ou esthétique. Ce qui ne veut pas dire que la critique de Caccia soit absolument dépourvue de pertinence : il demeure bien vrai que l'immigration d'un lieu vers un autre, où l'on s'installe pour travailler et refaire sa vie, est une réalité d'un autre ordre que la migration incessante à travers ce que Régine Robin a appelé le « hors-lieu » ou « l'entre-deux ». Comment oublier que l'entre-deux coûte cher ? Il est clair qu'avant même toute question d'esthétisation, il y a là un enjeu économique incontournable, qui pointe vers le gouffre qui sépare la culture universitaire de celle des humbles travailleurs. Il n'en reste pas moins que la généralisation des diasporas et des identités diasporiques complexes, qu'a analysées par exemple un James Clifford, est devenue un fait majeur de la culture mondiale contemporaine.

Est-il vrai, d'autre part, que le « dispositif idéologique » de la littérature québécoise n'aurait pas bronché depuis vingt ans ? Sans nier que la réduction à l'exotisme et même que l'exclusion soient des attitudes toujours présentes, il semble très difficile de soutenir un point de vue aussi négatif : trop de travaux, aussi bien en histoire qu'en littérature, ont déplacé les points de vue et miné la perspective identitaire simple et téléologique des années 1960. Les travaux sur les

écrivains québécois-français eux-mêmes ont largement profité de ces nouvelles problématiques de l'hétérogène et du métissage : que l'on songe à ceux de l'équipe de Ginette Michaud sur Jacques Ferron, ou encore à la lecture de Réjean Ducharme que propose Élisabeth Nardout-Lafarge — ou encore, en histoire, aux travaux de Gérard Bouchard, même si la question demeure de savoir jusqu'à quel point ces perspectives ont vraiment rejoint tous les niveaux de l'enseignement de la littérature et de l'histoire au Québec.

Auteurs excentrés

C'est sans doute Simon Harel qui, dans ce Séminaire de Venise, pose avec le plus d'acuité la question des écritures migrantes, en saisissant avec une remarquable lucidité le curieux renversement identitaire qui caractérise cette notion. « *L'écrivain migrant*, écrit Harel, [...] est présenté comme un auteur excentré, appelé à témoigner du devenir de la communauté québécoise grâce à une étrangeté naturalisée. C'est le sujet migrant qui est appelé à témoigner de la modification des paramètres constitutifs du collectif québécois. Le sentiment de continuité générationnelle est en somme inversé. C'est le sujet migrant, enfant imaginaire, amant irréel, ou parent accueilli, qui nomme le collectif. » Comment mieux dire le « malaise », le « symptôme » que manifeste la problématique des écritures migrantes, vouée à « défaire l'unanimité du discours identitaire », mais imposant du même coup une sorte de responsabilité collective aux écrivains migrants, les convoquant dans un rôle fort ambigu de garants ou de témoins ? La conclusion de Harel, fondée sur la mentalité davantage cosmopolite de ses étudiants d'aujourd'hui à l'université, et sur la richesse indéniable de « l'habitat montréalais », n'en demeure pas moins ouverte sur une « promesse d'avenir ». Tout en adhérant très largement à cette analyse, il me semble en même temps qu'elle néglige le contexte polémique (on doit le regretter) dans lequel s'inscrivent les écritures migrantes depuis vingt ans : le discours sur la nouvelle identité québécoise n'est-il pas piégé par un discours antagoniste qui ne cesse de renvoyer le Québec à son ethnicité censément réhivatoire, à sa mémoire toujours coupable et à ses politiques linguistiques honteusement répressives ? On a toutes les raisons de croire que la boulimie d'écritures migrantes caractérisant le Québec contemporain a aussi à voir avec ces enjeux politiques qui concernent l'ensemble du Canada et qui déterminent la position et l'orientation des discours.

Outre l'intéressante analyse de Lucie Lequin consacrée à des œuvres de Ying Chen, Marie-Célie Agnant, Abla Fahroud et Monique Bosco, mettant en lumière une relativisation de l'héritage et de la famille et une éthique du passage chez ces écrivaines immigrantes, l'un des intérêts de ce Séminaire est de faire entendre des voix et des témoignages d'écrivains migrants moins connus et présents que les Robin, Ollivier, Laferrière, Kattan ou Micone (bien qu'un entretien avec celui-ci, conduit par la professeure romaine Novella Novelli, clôturait l'ouvrage). C'est ainsi qu'Abla Fahroud, Pan Bouyoucas et Anthony Phelps relatent leurs itinéraires et leurs expériences respectives d'intégration, de tensions identitaires et parfois d'exclusion, ce qui ne va pas sans certaines anecdotes savoureuses et révélatrices. Avant de réfléchir sur son passage, comportant deuils et déchirements, entre la culture orientale et celle de l'Occident, la Libanaise Abla Fahroud peut évoquer, par exemple, son arrivée avec les autres membres de sa famille dans le quartier très canadien-français de Sainte-Rose à Laval, se rappeler le sobriquet de « petits Syriens » par lequel on les désignait, d'où un désir frénétique, chez Abla et sa sœur, d'effacer toute trace de leur différence, à commencer par leur accent !

Ces anecdotes souvent cocasses expriment naturellement les multiples pièges de l'identité, les attentes réductrices souvent imposées aux étrangers, en même temps que les contradictions que doivent souvent traverser les migrants eux-mêmes. Certes, comme le souligne Anthony Phelps, « les écritures émigrent, elles sont de grandes voyageuses », mais ces trajectoires fort variées montrent combien les enjeux réels sont complexes, à la fois dans le contexte proprement québécois, mais aussi d'une manière plus large. Comme le demande encore Phelps, le rôle de « passeur », si souvent revendiqué par l'écrivain migrant, ne risque-t-il pas souvent de se réduire à celui d'un simple « passant », ne modifiant pas plus qu'une ombre éphémère le paysage ambiant ? On voit que « D'autres rêves » laisse fréquemment affleurer un registre sceptique qui empêche tout traitement euphorique des écritures migrantes. Ce ton critique, même soutenu, n'est toutefois pas sans appel, car il ménage des ouvertures, des promesses et sans doute aussi, d'autres débats à venir.

PIERRE NEPVEU

1. Cet ouvrage n'étant pas sur le marché au Québec, on pourra le commander en accédant au site web de l'éditeur : www.supernovaedizioni.it (courriel : supernova@libero.it).